

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

49/4 | 2008

**Destins individuels et terreur. Jeunesse dans la
société post-stalinienne**

Vladimir Pecherin, The First Russian Political Émigré

Anouche Kunth



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6996>

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 28 décembre 2008

Pagination : 820-822

ISBN : 978-2-7132-2197-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Anouche Kunth, « Vladimir Pecherin, The First Russian Political Émigré », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 49/4 | 2008, mis en ligne le 24 décembre 2009, Consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6996>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

2011

Vladimir Pecherin, The First Russian Political Émigré

Anouche Kunth

RÉFÉRENCE

Vladimir PECHERIN, **The First Russian Political Émigré. Notes from Beyond the Grave, or Apologia pro Vita Mea**. Dublin : University College Dublin Press, 2008, 197 p. (Traduit et annoté par Michael R. Katz, introduction de Natalia Pervukhina-Kamyshnikova).

- 1 Dès l'enfance, les lignes balbutiantes de son existence avaient tracé ce que Vladimir Pečerin (1807-1885), revenant sur son propre parcours, appelle un destin. Il se souvient qu'à l'âge de huit ans, alors hébergé dans une garnison d'Odessa où avait été nommé son père, militaire de carrière, le médecin du régiment lui avait prédit un avenir de « poète ou [d']acteur ». Ces mots résonnèrent comme une prophétie, mais le petit Vladimir n'en soupçonna guère la part maudite. En effet, son amour précoce pour l'ordre supérieur des idées devait lui insuffler un désir d'évasion qui, par suite, provoquerait une séparation irrémédiable d'avec sa société d'origine. Épris de liberté, porteur d'un humanisme trop vaste pour la Russie de Nicolas I^{er} qu'il percevait comme le tombeau des Lumières, Pečerin choisit de s'exiler en Europe occidentale. Il n'avait pas trente ans et jouissait déjà des honneurs universitaires, nouvellement nommé professeur de grec à Moscou. Autant dire qu'il endossa, de lui-même, une condition de banni. L'année de son départ, 1836, fut aussi celle où parut le « sombre réquisitoire » que ċaadaev adressa à la Russie, lettre philosophique tenue pour avoir déclenché la querelle entre slavophiles et occidentalistes. Vladimir Pečerin n'interviendra à l'appui d'aucun camp ; mais par la radicalité de son acte, il sut embrasser les passions de son temps pour les mener sur le terrain, plus ambivalent qu'il ne le paraît, de la rupture.
- 2 On doit à Michael R. Katz d'avoir exhumé les *Mémoires d'outre-tombe* (*Zamogil'nye zapiski*), tenues à l'ombre de la censure tsariste, partiellement publiées en URSS (en 1932 puis en 1989¹), et pour la première fois traduites en anglais. Le soin apporté à leur édition critique

restitue la fougue romantique d'un libre-penseur, en même temps que la beauté du style. Sans surprise, ces écrits sont à l'image de leur auteur, irréductibles à un genre, à une étiquette. Brûlot contre toutes les formes d'autoritarisme, long poème lyrique, profession de foi autant que réflexion circonscrite sur la place de l'Église dans le siècle, regard sur l'émigration politique de l'après-1830, analyse déçue des utopies révolutionnaires, récit d'aventures aux quatre coins d'Europe, ces mémoires offrent aussi un document d'importance pour l'histoire intellectuelle du XIX^e siècle. Ici, le parcours d'exil s'enchaîne dans un parcours de lectures, l'un et l'autre indissociables, tant Pečerin reconnaît que la parole de ses maîtres a orienté chacun de ses pas. Il avoue par exemple qu'il « ne peut rien faire sans citer Schiller » ; que les écrits de Rousseau lui insufflent une respiration vitale ; il s'en remet au *Spiridion* de George Sand pour expliquer sa décision d'entrer dans les ordres monastiques. Ainsi, quelle que fût l'âpreté du monde autour de lui, Pečerin rend grâce à sa « vie intérieure » de l'avoir sauvé.

- 3 Un précepteur d'origine allemande lui ouvrit les chemins de l'*Émile*, l'initia à la pensée critique, l'incita à tenir un journal en langue étrangère. Ainsi guidée, la conscience de Pečerin s'émancipait avec ravissement des vues réactionnaires de son milieu. Ce maître audacieux ne lui cacha pas non plus ses accointances avec un cercle d'officiers, secrètement réunis autour d'un projet de monarchie constitutionnelle : Pečerin s'enflamma pour l'insurrection décabriste. Vers dix-neuf ans, il se rendit à Saint-Petersbourg avec la ferme intention d'entrer à l'université. Au terme d'un brillant cursus, il fut sélectionné pour perfectionner ses études à Berlin en compagnie d'une fine élite de diplômés. Deux années décisives s'écoulèrent en Europe. Pečerin confie être revenu en Russie « avec le désespoir dans le cœur », plus que jamais déterminé à vivre à l'étranger, malgré sa récente élection à l'Université de Moscou. À l'approche de son premier congé estival, qu'il aurait dû passer à Odessa, un sentiment d'étouffement l'envahit, la simple perspective de retrouver ses parents lui donnant la nausée. Il conçut alors qu'il lui faudrait non seulement abuser les autorités sur les prétendues motivations qui l'appelaient à Berlin – laissant croire à une louable affaire matrimoniale – mais aussi blesser l'âme de sa mère. Tromper, décevoir : la liberté était à ce prix. Elle combattait indistinctement la famille et le pouvoir, deux incarnations solidaires de l'oppression.
- 4 S'ouvre alors une période de pérégrinations à travers l'Europe, dont les étapes constituent la trame narrative des *Mémoires*, comme en témoigne la table des matières qui paraît dérouler une « feuille de route » : l'expression désignait à l'époque le titre de voyage, garant d'un itinéraire précis, que son porteur devait présenter aux douanes ; Pečerin se plaint d'ailleurs que les dispositifs de contrôle, quoique encore souples, vinssent contrarier ses inclinations de « flâneur » rousseauiste. Il se rendit en Belgique après avoir séjourné à Zurich et traversé, sans un sou en poche, l'Est de la France où il se présentait, selon les circonstances, comme « homme de lettres » ou « pauvre réfugié polonais ». Il sut ainsi détourner à son profit la tendre compassion que l'on éprouvait alors pour les insurgés polonais, venus nombreux chercher refuge en France suite à la répression tsariste de 1830-1831. Soulignons que l'historien de l'exil politique tient là une source majeure pour documenter le premier XIX^e siècle, Pečerin ne cessant de croiser des révolutionnaires européens, avec qui il devise sur les récents événements insurrectionnels, évoque la mémoire de Babeuf ou la pensée de Saint-Simon. L'ensemble nous ouvre l'univers mental d'une génération charnière, pétrie de références communes, prise entre passions républicaines et gouvernements réactionnaires. En 1840, Pečerin se trouvait dans la ville de Liège quand survint l'autre rupture fondamentale de son

existence : sa conversion au catholicisme. Rapidement, il intégra l'ordre des Rédemptoristes qu'il servit durant vingt ans comme missionnaire, réputé pour la qualité de ses prêches. Le début des années 1860 marque un nouveau tournant. Opposé aux positions du pape Pie IX, qu'il jugeait rétrogrades et inconciliables avec sa propre modernité spirituelle (Pečerin se disait favorable au développement des sciences naturelles, ou encore à la séparation de l'Église et de l'État), il se vit contraint de quitter l'ordre. Cette autre rupture l'aurait laissé dans un complet dénuement matériel sans le soutien du cardinal Cullen, qui le nomma chapelain de l'hôpital de Dublin. Investi de cette dernière charge, Pečerin consacra le restant de ses jours à s'occuper des indigents. Il s'attela alors à la rédaction de ses mémoires.

- 5 À l'origine de cette entreprise, les correspondances qu'il entretint avec son neveu et surtout avec son fidèle ami Čižov, jouèrent un rôle déterminant ; ce dernier l'incita à développer ses écrits autobiographiques, persuadé qu'ils rencontreraient en Russie un lectorat curieux, déjà piqué d'intérêt pour le personnage dont la mémoire avait, en certains milieux intellectuels, résisté à l'oubli. La sollicitude de Čižov le stimula, quoiqu'il se prétende indifférent à l'idée d'être lu ; ou plutôt, Pečerin s'adresse directement à la « postérité », arguant du fait que « cinquante ans » se seront écoulés avant que la Russie ne progresse sur la voie du libéralisme et qu'enfin levée, la censure ne laisse paraître des propos déjà anciens, à la teneur flétrie. Pečerin ignore alors qu'il pêche par optimisme, puisque le retour de ce texte au pays natal aura attendu un siècle après sa mort.
- 6 Renier sa foi et sa patrie équivalait, dans l'empire des tsars, à se rendre coupable de haute trahison. Il est manifeste que Pečerin a conscience de la « sombre légende » attachée à son nom. D'où ce désir qui l'anime, de déjouer l'accusation d'anti-russisme en se justifiant sur un mode apologétique. Un désir de rachat. Ainsi, il expose les trois raisons politiques pour lesquelles il n'aurait jamais pu supporter de rester en Russie : le caractère coercitif de la religion orthodoxe, complice du pouvoir, imposée aux sujets russes « par décret ». Le professorat, associé à une mondanité écœurante. La littérature, bâillonnée au point qu'il est impossible de « parler, d'écrire et de penser ». Or, ainsi qu'il l'écrit au comte Stroganov, administrateur de l'université de Moscou, « j'ai fait mon pacte définitif avec le diable, et le diable – c'est la pensée ». Toutefois, au-delà d'une argumentation raisonnée, volontiers provocatrice, il cherche à toucher et convaincre le lecteur sur un mode sensible. Il reste à jamais un enfant de Russie, victime d'un régime aveugle qui le changea en « orphelin sans foyer », assure-t-il. Il emprunte également un modèle de persuasion aux vies de saints, dont il eut le loisir de s'imprégner chez les rédempteurs. Ainsi, une forme d'élection l'a tôt distingué d'entre ses contemporains, et le médecin en personne, fin connaisseur du genre humain, put attester de sa nature singulière. Il dit avoir été poussé par une « force invisible » à laquelle il s'avéra impossible de se soustraire ; dès lors, répondre à un appel souverain le plaçait sur la voie du renoncement et du départ.
- 7 Parfois, Pečerin s'interrompt pour anticiper la possible réaction des lecteurs : s'exclamera-t-on qu'il est « fou » ? Ses écrits fourniront-ils matière à une étude psychologique ? Car s'il plaide pour sa repentance, Pečerin se garde bien de livrer une vision lisse et consensuelle de lui-même. Jusqu'au bout, l'homme conserve sa dimension polémique. Celle-ci semble culminer lorsque Pečerin nous confie ce qui fait, à ses yeux, la pleine cohérence de sa vie : l'art poétique, doté du pouvoir absolu de donner un sens à l'existence. Cet aveu, rare chez un ancien moine prêcheur, constitue peut-être l'aspect le plus troublant des *Mémoires*, sinon leur tour de force, nous obligeant en définitive à

rassembler les segments d'une vie rebelle, et à les faire tenir dans l'unité profonde d'un idéalisme engagé.

NOTES

1. La publication de 1932, due à M.O. Geršenzon, eut un nombre limité de tirages ; plus importante, la seconde parut dans I. A. Fedosov, éd., *Russkoe obščestvo 30-h godov XIX v., Ljudi i idei : Memuary sovremennikov* [La société russe des années 1830. Hommes et idées : mémoires des contemporains], M. : Université de Moscou, 1989.